

# M. Elie Perritaz, instituteur

Autor(en): **Plancherel, H.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **79 (1950)**

Heft 10

PDF erstellt am: **17.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

50 % des textes dépouillés par Haygood — et les 2000 premiers de la seconde partie offrent un matériel lexicologique suffisant pour soutenir une conversation courante et pour lire avec profit les manuels du premier cycle d'études françaises, ainsi que les œuvres littéraires (romans, nouvelles, pièces de théâtre) ou autres moyennement difficiles.

« La validité du *French Word Book* de Vander Beke, en tant que clé des mots les plus courants de la langue française écrite, ne fait aucun doute », affirme encore Haygood. Et il assure qu'il suffit largement même aux élèves qui étudient notre idiome pendant plus de deux ans.

Afin de ne pas laisser le lecteur sur une fausse impression, il sied d'ajouter que le lexique Vander Beke ne saurait rendre possible la lecture d'œuvres anciennes, trop complexes ou techniques. Il est manifeste aussi qu'en le préconisant nous ne pensons aucunement réduire les connaissances linguistiques des élèves à quelque 2000 mots.

Tel quel ce vocabulaire représente un bagage lexical minimum, un point de départ. Aux professeurs d'y parfaire par des adjonctions progressives, sagement dosées, qui suppléeront aux lacunes inévitablement inhérentes à toute systématisation.

Loin de nous l'idée de négliger l'enrichissement lexicologique. Mais ce développement mal dirigé risque de conduire au verbalisme, qui se contente de la seule acquisition de la formule sonore des vocables, sans appréhender leur contenu intellectuel. Le vocabulaire fondamental pare à ce grave danger. Il tend à une simplification bienfaisante, propre à faire converger l'effort vers l'essentiel. Il offre une méthode didactique rationnelle et féconde. Précieux auxiliaire, il sert admirablement la cause de l'enseignement. Il aidera les étrangers à mieux parler l'idiome aux douces sonorités de la « douce » France.

## † M. Elie Perritaz, instituteur

Au soir de la belle fête de l'Assomption, un peu après neuf heures, quand le jour fut éteint, l'instituteur du village de Cheiry décédait pieusement. La triste nouvelle se répandit comme un coup de foudre. On ne pouvait croire sans hésitation. Le matin même, on avait rencontré M. Perritaz sur le chemin de l'église paroissiale de Surpierre. Il est vrai qu'en cette douce matinée, il avait été brisé par un grave malaise. Au lutrin même, avant l'office, alors qu'il était préoccupé par la préparation des chants liturgiques, un mal brutal le frappa. Comment dès lors, sa solide constitution résisterait-elle ? On se le demandait dans son entourage. Ne comptant plus sur son tempérament vigoureux, sur son énergie habituelle, il pensa à la mort qui, en quelques heures, allait démolir son corps robuste. Et dans le recueillement du soir, après de terribles heures de souffrance, conservant la plénitude de ses facultés, réconforté par les derniers sacrements, il rendit son âme à Dieu, emportant avec elle le mérite de 33 ans d'enseignement, d'incessant dévouement au service de l'école.

Un maître est décédé ! « Le Régent est mort. » Chacun le répétait, se le disait à soi-même, n'ajoutant rien d'autre. Pour tous, la douleur est grande. C'était un maître. Il n'avait qu'une préoccupation constante : son école, une

pensée : son devoir, un amour : ceux qui lui étaient confiés. Il a vécu pour travailler, il a travaillé pour élever ceux dont il avait la charge.

Originaire de Villarsiviriaux, M. Perritaz naquit en 1898 à Noréaz, où ses parents tenaient le café du village. Il passa son enfance à Ménières, qui le vit fréquenter l'école communale. Le jeune garçon révéla de bonnes dispositions pour l'étude. Ses parents l'envoyèrent, dès lors, à l'Ecole normale d'Haute-rive. En 1917, il débuta dans la carrière pédagogique par deux remplacements faits dans les écoles de Portalban et de Montet. En automne 1918, le Conseil d'Etat le nomma au poste d'instituteur de Cheiry, où il succédait à M. Gendre, qui venait de prendre sa retraite après une longue carrière toute passée dans la même école. Le jeune maître était digne de l'excellent pédagogue qui s'en allait. Car il ne tarda point à se révéler, grâce à son énergie autant qu'à l'intensité de son travail. Il apportait à l'accomplissement de sa tâche le meilleur de lui-même. Qui ne l'a pas vu penché durant de longues heures, après ses classes, sur les nombreux travaux à corriger ? Qui l'a connu un instant oublieux de son école, débarrassé totalement de ses préoccupations scolaires ? Non, jamais rien chez lui d'improvisé, de leçons faites au hasard, de leçons au rendement hypothétique !

Avec un robuste bon sens qui le mettait à l'abri de tout emballement inconstant, qui le gardait de toute initiative risquée, il distinguait dans l'enseignement ce qui était capital de l'accessoire. Aussi ne se perdait-il pas dans la frondaison touffue de tant de détails qui dispersent l'attention. Il voulait le nécessaire, les notions solides qui forment l'intelligence de l'enfant. Avec son esprit clairvoyant, rompu à la technique pédagogique, il excellait à conduire sa classe au succès. Il travaillait avec une assurance qui le prémunissait contre les déficits scolaires. Et cependant, fort de cette méthode, il ne se crut jamais en mesure d'être optimiste. La pénible fièvre de jeunesse, qui accompagne le jeune maître soucieux dans son activité des premières années, ne l'a jamais totalement quitté. A aucun moment, il ne se résolut à prendre son parti de certains échecs inévitables dus à l'inconstance de l'enfant.

Derrière une fermeté de bon aloi, il cachait un cœur généreux. Il était près de ses élèves et tous ceux qui franchissaient le seuil de l'école pour la dernière fois, lui demeuraient profondément attachés. Il avait laissé sur eux une empreinte ineffaçable. Aujourd'hui, sur sa tombe ouverte trop tôt, combien de larmes ont coulé. Il a formé une génération qui lui demeure reconnaissante. Elle pleure un maître qui s'est donné pleinement à elle, qui s'est livré sans mesure, soucieux de la préparer pour la vie. Aussi l'éloge du défunt est-il sur toutes les lèvres. Quelle sécurité pour les parents qui savaient à qui ils confiaient leurs enfants. Car, non seulement M. Perritaz a instruit, mais il a éduqué. Le secret de sa grande influence résidait bien plus dans son exemple de chrétien, fort de ses convictions, que dans les paroles que l'on dit ou les leçons que l'on fait en passant à propos de tels événements. C'est bien d'exemple qu'il prêchait par sa fidèle assistance aux vêpres du dimanche, à l'église paroissiale, alors que la distance, les accidents d'un relief tourmenté auraient pu justifier certaines absences. Sans oublier sa participation à la messe hebdomadaire. M. Perritaz avait la claire notion, l'intuition du rôle immense et éminemment bienfaisant que peut jouer le maître d'école. Il fut le collaborateur du prêtre dans les œuvres d'éducation, son ferme soutien dans les entreprises paroissiales. Sans chercher son avantage personnel, il aidait à la réalisation du bien, sachant que dépositi-

taire de l'autorité, il avait à soutenir l'autorité. Il éprouvait cette noble crainte de se sentir toujours au-dessous de sa tâche. Sans jactance, sans démonstration, il faisait ce qui était attendu de lui, il aurait souffert de décevoir. La pleine confiance que ses supérieurs mettaient en lui ne fut jamais trompée. Pour la mériter, il ne s'épargnait aucun effort. C'est peut-être dans cette constante tension qu'il a forgé le tranchant qui devait si brusquement couper le fil de sa vie.

Tout en réservant le meilleur de ses forces pour son école, M. Perritaz a participé activement à la vie de certaines sociétés. Appelé à la présidence de la société de chant, il l'a conduite avec bienveillance et fermeté, faisant constamment appel à la bonne volonté de chacun. Durant plus de 30 ans, il a chanté au lutrin, où chef de file, il entraînait les chanteurs de sa partition.

Nos sociétés militaires, la fédération de nos tireurs broyards ont bénéficié de ses services empressés. Tout en tenant son rang avec dignité, il ne créait pas les distances ; bien au contraire, son caractère avenant, son amabilité coutumière lui attiraient toutes les sympathies de la population qui l'approchait avec une respectueuse cordialité.

Excellent maître d'école, patriote ardent, citoyen aux inébranlables convictions, il fut encore le père de famille exemplaire. Du reste, il ne dissociait point les deux causes qu'il servait de toutes ses forces : l'école et sa famille. Il n'éprouvait de joie plus grande que de faire tout ce qui dépendait de lui pour assurer une bonne éducation à ses enfants. Pour subvenir à leurs frais d'études, il s'assurait quelque appoint en se livrant à des tâches supplémentaires dans la période des vacances. Les siens, il les portait dans son cœur ; c'est d'eux qu'il parlait à ses amis intimes. Sa famille, son école, c'était toute sa raison d'être. Il vivait pour elles, il n'aurait pas vécu sans elles.

En écrivant ces lignes, nous avons senti combien le grand cœur du cher disparu était près du nôtre. Ceux qui ont eu le bonheur de le compter pour ami ont pu apprécier son amitié indéfectible. Il aimait ses collègues, il leur donnait ses avis tout comme il leur demandait des conseils. L'amitié était pour lui une chose sacrée. Il n'aurait supporté qu'une ombre vînt s'interposer pour la ternir. Le cœur qui s'est donné ne peut se reprendre lorsque la raison lui a prouvé qu'il ne s'est point trompé. Que de paroles aimables sorties de sa bouche, quel contentement de pouvoir aimer, quelle joie aussi d'être aimé.

Oui, mon cher Elie, combien tu étais toi-même, un en toute chose. Ta parole était droite comme ton cœur, tu t'attachais à tout ce que tu croyais être le bien, tu as toujours donné et tu n'attendais même pas le juste retour. Aujourd'hui tes amis te pleurent, et comme ils sont nombreux. Ils mesurent la perte qu'ils viennent de faire, ils la trouvent immense. Tu leur laisses le souvenir de la grandeur d'une vie qui n'a pas cherché d'éclat, que tu as vécu dans la fidélité du terrible quotidien. Et parce que tu as été humble, tu as été élevé, et Dieu a dû juger belle, féconde, ta carrière de maître, ta mission d'éducateur, de tendre époux et de père affectueux. Il leur a donné son ultime récompense.

H. PLANCHEREL, insp.